

recevoir mes regrets et surtout vous souvenir... — il se pencha sur elle, — que c'est moins madame Warner que je refuse ici, que la mère de cette enfant ; ne m'accusez donc pas, madame.

En achevant ces mots, le duc de Morand fit un profond salut ; madame Warner était accablée, Alice cachait son visage dans ses mains ; le refus de cet homme l'humiliait et l'irritait ; et comme le vieillard allait sortir, une femme parut ; elle s'avança lentement jusqu'au milieu du salon ; tous les regards se dirigèrent sur elle, c'était Marguerite.

## XXII.

Marguerite s'approcha de madame Warner, et lui saisissant la main avec tristesse :

— Madame, dit-elle, je vous ai causé, sans le vouloir, bien du chagrin, et à vous aussi, mademoiselle ; et je viens réparer ce que j'ai fait.

Madame Warner la regarda avec étonnement ; Alice l'écoutait à peine ; le duc, debout sur le seuil de la porte, se disposait à sortir.

— Vous n'êtes pas de trop, monsieur le duc, continua Marguerite : ce que j'ai à dire, vous pouvez l'entendre, je désire même que vous l'entendiez.

— Moi, madame ? répondit le vieillard avec hauteur.

— Vous, monsieur.

Elle se tourna alors vers madame Warner.

— Madame, reprit-elle d'une voix calme, lorsque je me suis présentée chez vous pour la première fois, je vous ai réclamé une enfant qui vous avait été confiée au nom de sa mère que vous ne connaissiez pas, et je vous ai dit que cet enfant était à moi ; en vous disant cela j'ai menti.

Madame Warner laissa échapper un mouvement de surprise, Alice regarda Marguerite et se rapprocha de sa mère ; le duc écoutait en silence.

Marguerite continua sans paraître émue ou indécise.

— Afin que vous ajoutiez foi à mes paroles, dit-elle, je vous ai rappelé des circonstances que je tenais de la mère de mademoiselle, et en le faisant j'ai menti encore ! Huit mois s'écoulèrent et je me présentai de nouveau chez vous ; là, je vous ai demandée une seconde fois ; j'ai inventé une fable afin de vous toucher ; en le faisant j'ai menti encore !

— Assez, assez, murmura madame Warner qui s'était rapprochée de Marguerite.

Celle-ci la regarda froidement.

— J'ai menti, vous dis-je ; puis le lendemain votre enfant est accourue chez le pauvre fou. Elle avait mérité votre colère, madame, je la voyais désolée, désespérée, et je l'ai consolée ; puis, puis, persistant dans mes mensonges, j'ai osé lui dire qu'elle n'était point votre enfant, mais le mien, et en le faisant j'ai menti.

— Assez, de grâce, murmura encore madame Warner.

Marguerite s'approcha lentement d'Alice.

— Pardon, mademoiselle, si je vous ai trompée, murmura-t-elle : mais j'avais eu une fille autrefois ; elle est morte, et je l'ai pleurée longtemps ; et comme Dieu ne m'en avait pas donné une autre, j'ai pensé en vous voyant que vous pourriez remplacer l'enfant, l'idole que j'avais perdue, et que je pourrais, moi, vous tenir lieu de votre première mère ; oui,

madame, continua-t-elle en regardant madame Warner qui semblait au supplice, oui, j'ai abusé d'un secret qui m'avait été confié, et j'ai spéculé sur votre crédulité ; mais je n'ai pas eu la force de jouer ce rôle honteux jusqu'à la fin, les remords m'en ont empêché, et maintenant je viens vous demander pardon d'un mensonge qui aurait pu devenir un crime ; oui, mademoiselle, j'ai menti en prétendant que j'étais votre mère ; la seule qui vous reste, la voici ; l'autre est morte ; moi, je ne suis qu'une étrangère à qui vous avez inspiré un intérêt passager ; une malheureuse femme qui vous devait la vie, et qui, pour vous en remercier, voulait vous retirer le bonheur : oui, monsieur le duc, j'ai menti, et je vous en demande ici pardon à tous trois.

Et malgré les efforts de madame Warner qui s'était élancée vers elle, Marguerite s'agenouilla, baissa la tête et murmura :

— Pardonnez-moi, pardonnez-moi !

Cette action acheva de bouleverser madame Warner ; et oubliant alors que ce dévouement seul pouvait rendre le repos et l'honneur à sa fille, elle prit à deux mains Marguerite et essaya de la relever, mais ce fut vainement. Marguerite demeurait à genoux et tendait ses mains suppliantes vers Alice et le duc.

— Ne croyez pas ce qu'elle dit, s'écria madame Warner à demi suffoquée : ne le crois pas non plus, Alice ; elle parle contre la vérité lorsqu'elle prétend qu'elle n'est point ta mère.

— Oh ! mon rêve ! mon rêve ! il se continue donc ! murmura Alice épouvantée.

— C'est parce qu'elle sait que je t'aime, c'est parce qu'elle espère que M. le duc consentira, mon enfant, à te recevoir dans sa famille, si moi seule à ses yeux ai le droit de te nommer ma fille, qu'elle parle ainsi ! Je t'aime bien, Alice, et pour que tu fusses heureuse je ferais sans hésiter le sacrifice de ma vie, tu le sais ; mais son dévouement l'emporte sur mon amour ; et maintenant Dieu me fait un devoir de dire la vérité, car si l'une de nous doit se dévouer, ce n'est pas elle, c'est moi !

— Oh ! mon Dieu ! pensa Alice accablée.

— Pauvres femmes ! pensa le duc.

— Monsieur le duc, et vous, mademoiselle, ne l'écoutez pas, interrompit brusquement Marguerite : quand elle vous parle ainsi, elle vous trompe, et elle se trompe elle-même ! elle pense que je suis votre mère, mon enfant, et de là son erreur. Oui, madame, vous le pensez ! mais dites-moi, vous ai-je prouvé que mademoiselle était mon enfant ? Puisque je vous répète que j'ai menti, croyez le donc enfin ; que voulez vous que j'ajoute de plus, puisque je vous déclare ici, à voix haute et solennelle, que j'en ai menti et que je me repens ; ordonnez-moi, si vous doutez encore de mes paroles, que je vous fournisse une preuve, une seule, et alors vous aurez raison de me regarder comme sa mère.

— Va donc te jeter à ses genoux, Alice, s'écria madame Warner hors d'elle-même, puisque je te dis que c'est ta mère.

Elle poussa doucement Alice, mais la jeune fille ne lui obéit point ; Marguerite eut l'air de ne point le remarquer.

— Mon Dieu ! mon Dieu ! personne ne me croit donc maintenant ! murmura madame Warner.